

Henri Laborit, L'Homme et la ville (Flammarion, 1971)

Extraits du dernier chapitre

La route que nous avons suivie nous fait aboutir à la notion que tous les problèmes angoissants qui se posent à l'Homme moderne ne peuvent trouver de solution que dans une transformation de son propre comportement. C'est avant tout la pulsion fort primitive qui le pousse à dominer ses semblables qui est à l'origine de la formation des classes sociales et de la recherche du profit. Celle-ci est elle-même à l'origine de la société industrielle, des problèmes modernes de la pollution de l'environnement, de la confiscation des moyens de diffusion de l'information au bénéfice de la structure de classe, de la création des besoins en marchandises. En ce qui concerne l'objet de cette étude, c'est encore la recherche constante du profit qui aboutit à l'absurdité des cités modernes. Il est probable même, que si la connaissance devient le moyen essentiel de domination, une classe se l'appropriera aux dépens de l'autre. L'Homme s'est soumis aveuglément jusqu'ici à la pression de sélection, qui veut que le plus agressif gagne dans la course de l'évolution. La propriété, la recherche du profit n'ont été que des moyens efficaces de domination. Lorsque l'on a tenté de les supprimer, la motivation instinctive s'est exprimée autrement : la bureaucratie est née. Mais l'attrait du profit a toujours rendu les hommes plus inventifs et plus entreprenants. La domination, sans autre profit que celui de croire que l'on dirige le processus de décision, est moins efficace comme moyen de stimulation même si certains honneurs lui sont combinés et certains avantages matériels aussi. La stimulation par l'objectif du bien collectif peut, en période révolutionnaire et immédiatement après, constituer une motivation suffisante, encore que l'anonymat doive en être proscrit et que les honneurs et la renommée doivent récompenser le mérite. Mais elle n'a qu'un temps. D'ailleurs, une révolution est toujours dominée par quelques hommes, peu nombreux.

La réussite technique du capitalisme procède de la domination liée au profit, et celui-ci de l'appropriation de la production et de la vente des marchandises. D'où une débauche d'imagination dont ont bénéficié parallèlement la technique et le profit.

Les idéologies les plus altruistes prétendent « libérer l'Homme de ses aliénations » alors que toutes ces aliénations ne sont que la conséquence de son aliénation première à la structure et au fonctionnement de son système nerveux dont personne ne parle jamais. Elles parlent encore d'égalité et de fraternité alors que ces deux mots, comme l'Histoire l'a constamment montré, n'ont aucune base scientifique au niveau du discours qui les exprime. Elles parlent d'épanouissement des facultés naturelles, mais quoi de plus naturel que les pulsions instinctives du cerveau reptilien, l'expérience automatisée du système limbique, principaux obstacles mais aussi facteurs indispensables au fonctionnement du cortex orbitofrontal ? Elles opposent avec raison le bien commun au profit et à la propriété privée. Mais de quelle propriété parle-t-on ? Celles des informations, du pouvoir de décision et de la connaissance sont-elles comprises dans le lot ? Comment empêcher technocrates et bureaucrates d'accaparer le pouvoir apparent de décision, et comment décider sans connaître ? Elles parlent de droits et de libertés, de démocratie. Malgré les ambiguïtés, les phantasmes et les désirs informulés que cachent ces malheureux mots, s'ils recouvrent quelque chose sous leur manteau déchiré, est-ce que cela peut être autre chose que la connaissance ? Mais alors, celui qui désire réellement, profondément la généralisation du pouvoir et non sa confiscation au profit de quelques-uns, n'est-ce pas d'abord la généralisation de la connaissance qu'il doit souhaiter et tenter de promouvoir ?

Puisque l'Homme n'est pas capable d'un acte gratuit, même pas le suicidaire, puisque, être vivant, il doit s'habituer à vivre dans son égoïsme biologique, souhaitons qu'il ose au moins regarder en face la motivation sordide de ses actes. Lui serait-il possible encore de retourner au stade

d'évolution des bêtes, sans animosité et sans haine, sans excuses et sans explications logiques de ses meurtres, et comme elles, lui est-il encore possible de ne pas assassiner la bête de la même espèce, son contemporain ? Seul dans la nature à tuer les autres êtres vivants sans y être poussé par la faim, ne pourrait-il s'arrêter dans sa criminalité (et tant pis momentanément pour l'écologie) au seuil de sa propre espèce ?

L'expérience montre que les mots n'ont jamais suffi à l'en empêcher. Les morales sont en général des modes d'utilisation de la vie pour petits boutiquiers, des règlements que l'individu tourne toujours à son avantage aussi longtemps que le gendarme n'assure pas le respect non d'une morale, mais de sa sécrétion, la loi, qui est toujours la loi du plus fort et du plus agressif. La loi tourne en effet tout entière autour de la défense de la propriété privée - preuve que rien d'autre, jamais, n'a pu amener l'Homme à mieux contrôler ses comportements. Il n'a su institutionnaliser et réglementer que la façon de protéger ses appropriations successives d'un monde qui, en principe, devrait appartenir à tous.

Du fait qu'il vit, du fait qu'il parle pour excuser ses pulsions inconscientes, et qu'il ne peut revenir aux temps où il n'avait pas le loisir d'occire ses contemporains ou de les exploiter, ayant déjà fort à faire pour assurer sa nourriture quotidienne, il ne lui reste plus qu'à trouver un autre but à ses pulsions. Pour cela, il est d'abord nécessaire que des disparités matérielles évidentes disparaissent. On parle souvent de la société d'abondance, mais elle n'est telle que pour quelques-uns. Beaucoup, même en pays industrialisé, ne connaissent de l'abondance que celle dans laquelle ils observent que d'autres qu'eux se complaisent. On peut imaginer une abondance telle qu'également répartie, elle suffise au plus grand nombre. Mais dans ce cas, la répartition harmonieuse exige la disparition des hiérarchies de toutes sortes. Sans quoi, il existera toujours des moins favorisés désirant posséder ce que les plus favorisés possèdent. Aussi longtemps que l'Homme ne sera motivé que par la propriété des biens matériels, il semble difficile de déboucher sur une société sans classe. Ce n'est jusqu'ici que dans la misère ou dans la crainte généralisée, que l'unité se réalise momentanément.

Il ne peut donc chercher cette motivation nouvelle en dehors de lui. Il doit la trouver en lui. A moins qu'une grande crainte ne constitue une pression de nécessité suffisante pour étouffer ses pulsions instinctives. Il n'est pas sûr, par exemple, que la bombe atomique ait œuvré contre la paix. L'arme la plus effroyable que l'Homme ait jamais inventée est peut-être une raison d'espérer que, pour éviter sa disparition en tant qu'espèce, la dernière guerre mondiale de son histoire aura été celle de 1939-1945. Il en est de même de la pollution et de la protection de l'environnement dont les classes possédantes tentent de faire un problème général, pour faire supporter à tous le prix des solutions, dès maintenant fréquemment réalisables, mais qui risqueraient de diminuer leurs marges bénéficiaires si elles seules, qui en sont responsables, en assumaient les frais. Si le plus grand nombre comprend que ce problème ne peut être résolu dans une économie de marché, car sa solution dans ce cadre autorisera une nouvelle poussée expansionniste, et favorisera des pollutions nouvelles, d'un type sans doute encore inconnu, il refusera de se laisser culpabiliser pour une faute dont il n'est pas responsable.

Si le fait réel de la pollution, de la dégradation de la biosphère est compris comme la conséquence globale, après de multiples interactions à des niveaux d'organisation différents, de sa pulsion dominatrice fondamentale, l'Homme risque d'être mis en face de sa disparition en tant qu'espèce, ou de la transformation des structures socio-économiques contemporaines. Une fois de plus, il n'aura pas le choix, car sa finalité étant de survivre, il devra obligatoirement se soumettre, c'est-à-dire abandonner la structure de classe de ses sociétés. L'optimisme, « l'espoir dans un avenir meilleur », c'est ainsi dans le déterminisme implacable de l'évolution de la vie au sein de la biosphère que nous pouvons les trouver, et non dans le prétendu choix des sociétés humaines qui, au stade d'évolution encore imparfait auquel elles sont parvenues, sont motivées d'abord par leur bien-être et leurs pulsions dominatrices par rapport aux autres, plutôt que par la survie de l'espèce.

Pourquoi choisir entre deux jugements, le sien et le nôtre qui, s'ils sont différents sur un même problème, sont forcément le résultat d'une approche insuffisamment généralisante et psychanalytiquement programmée ? Pourquoi ne pas rechercher toujours l'intersection, en d'autres termes, la création de nouveaux ensembles plus complexes, si ce n'est que tardivement, sous la pression de la nécessité?

Depuis dix mille ans, chaque révolution a cru qu'elle avait transformé le cours de l'Histoire. Le recul montre que les plus grands conquérants, les plus grands réformateurs ont eu moins d'importance évolutive que le premier homme qui enfouit une graine dans la terre pour en provoquer volontairement la germination. C'est cet homme qui fut l'initiateur des sociétés modernes. Le reste, depuis, ne fut que détails techniques. La machine à vapeur et la révolution industrielle, des sous-produits de cet acte lointain et capital.

Or, malgré l'orgueil qu'il éprouve de sa réussite technique extraordinaire, l'Homme est toujours entre les mains de l'évolution, et l'étape que nous allons franchir ne sera pas sans doute une fois de plus le résultat d'une révolution volontariste, mais celui de l'implacable nécessité : ou il disparaîtra, ayant saccagé la biosphère qui lui est nécessaire encore pour survivre, ayant épuisé ses principales ressources énergétiques, ou il devra subir un changement radical de sa mentalité. Les cris d'alarme poussés par les écologistes ne doivent pas être interprétés comme un conseil de revenir en arrière, mais bien de choisir une autre route pour aller plus loin. Mais ce plus loin, ce nouvel horizon vers lequel il sera obligé de se diriger s'il ne veut pas mourir en tant qu'espèce, devra l'obliger aussi à changer fondamentalement son comportement. Cette civilisation industrielle dont on ne peut voir aujourd'hui l'aboutissement par une expansion galopante, que dans une catastrophe finale, cette civilisation industrielle qui résulte de l'instinct de domination, généreusement réparti dans toutes les sociétés humaines, ce danger non pour un groupe social, non pour un clan, une nation, une classe sociale, mais pour l'Humanité entière est celui qui va probablement obliger les hommes à s'unir, à se concerter. Ce que, ni les guerres, ni les révolutions, ni les génocides n'ont réussi jusqu'à maintenant de façon planétaire, mais toujours localement et temporairement, ce danger universel risque de le réaliser : l'unification de l'espèce humaine, la société sans classe.

J'ai quelque expérience maintenant de l'effet produit sur des groupes humains par la mise en doute de la liberté individuelle. Je n'ai pratiquement rencontré personne qui accepte d'abandonner cette notion, qui accepte même de la remettre en question.

En croyant pouvoir résoudre les problèmes que le capitalisme et le marxisme n'ont pas résolus, le technocratisme se range lui-même dans le domaine des idéologies, car la technique du contrôle des sociétés humaines réside avant tout dans celle du système nerveux humain. Jusqu'ici personne n'a envisagé le rôle de celui-ci, la connaissance de ses mécanismes de fonctionnement, la manière de s'en rendre scientifiquement maître, les conséquences d'une telle évolution « technique ». Personne, en dehors des orateurs et des écrivains. La technique a été jusqu'ici un des masques de l'exploitation de l'Homme par l'Homme. Elle justifie les hiérarchies en leur fournissant des critères, et contribue à perpétuer les distinctions sociales dominatrices. L'étude biologique des comportements laisse seule espérer la mise au jour de ces restes fossilisés dans la crypte des mérites et des libertés humaines, et leur transfert au musée des illusions perdues.

*
* *

La ville est un outil efficace qui n'a jusqu'ici servi, à des groupes humains dominants, qu'à maintenir leur domination. La signification, l'utilisation, la structure même de la cité ne peuvent changer que si la structure socio-économique qui lui donne naissance change d'abord.

Sinon, les ajustements progressifs, les réformes édulcorantes failliront toujours à en transformer les caractéristiques contemporaines. Nous savons que les spécialistes de l'urbanisme, les architectes d'abord, ont à se mesurer avec des problèmes insolubles sur le plan que nous avons abordé dans cet ouvrage. Ils sont confrontés avec le problème de « loger les gens », de le faire au mieux des intérêts de ceux-ci. Ils savent aussi que ce faisant, ils vivent, c'est-à-dire qu'ils s'inscrivent dans un certain type de société, marchande ou technocratique, à laquelle ils servent souvent d'excuse ou de paravent. Nous savons que beaucoup en sont conscients, mais qu'ils sont bien forcés d'œuvrer dans le cadre qui leur est imposé, sans pour autant le considérer comme le plus souhaitable.

Ce n'était pas une raison suffisante pour nous empêcher d'aborder ce plan général, tout en sachant qu'il ne suffit pas de prendre conscience d'un mécanisme pour pouvoir sans danger en assurer la transformation structurale profonde. Du moins est-il nécessaire de connaître un mécanisme si l'on veut en changer et le remplacer par un autre. C'est sans doute la seule façon d'éviter de reproduire les mêmes erreurs. Quel que soit ce que l'avenir nous réserve, évolution complexifiante ou révolution, il paraît probable que le réformisme ne suffira pas pour fournir des solutions vraiment neuves. D'autre part, on peut penser que le phénomène essentiel n'est pas d'influencer l'évolution, ce qui n'est le plus souvent qu'une croyance pieuse issue de l'ignorance où nous sommes des déterminismes cosmiques auxquels nous sommes soumis, mais d'avoir suffisamment conscience de cette évolution, et de tâcher d'en découvrir les mécanismes. C'est en effet le seul espoir qui nous reste de nous rendre indépendants des déterminismes du passé.

L'approche que nous avons faite de ceux-ci sera considérée par beaucoup comme utopique, en ce qui concerne les espoirs qui peuvent naître de leur analyse. L'utopie est généralement l'ensemble nouveau non compris encore dans les jugements de valeur du moment. Nous ne pouvons que souhaiter que l'urbano-bio-logique fasse un jour partie des jugements de valeur d'une époque. Elle permettra à une autre utopie de voir le jour. La véritable utopie ne serait-elle pas de croire que l'Homme puisse un jour se passer d'utopie ?